

# LE FATALISME <sup>1</sup>

---

« Si donc le Fils vous affranchit, vous  
serez véritablement libres. »

(JEAN VIII, 36.)

Comme chaque peuple a son atmosphère morale, chaque génération a aussi la sienne, qui s'étend à la fois sur toutes les nations civilisées. L'air qu'elles respirent est comme imprégné de certaines maximes propres au siècle, qu'on accepte moins qu'on ne les subit, et auxquelles on ne se soustrait que par un parti pris d'y résister. Résistance rare, et dont la réflexion toute seule ne rend pas capable. Les hommes qui réfléchissent, c'est-à-dire, qui se replient sur eux-mêmes pour étudier l'homme dans l'individu, philosophes s'ils aspirent à monter sur les cimes de l'intelligence, poètes si à descendre dans les profondeurs de l'âme, n'ayant après tout pour champ d'exploration que le fond commun de la nature humaine, ne découvrent jamais au dedans d'eux, quelque avant qu'ils pénètrent, que ce qui est dans l'homme, et plus spécialement dans l'homme de leur époque. Plus hommes que le reste

<sup>1</sup> Ce discours a été prononcé à Paris, le 2 avril 1848.

des hommes, et plus de leur temps que leurs contemporains, ils subissent, plus encore que les autres, le mouvement général; et ce n'est même qu'à cette condition, qu'ils le dominent et le dirigent. Chez eux, l'esprit qui caractérise le siècle, atteint à sa plus haute puissance; après quoi, il redescend, révélé à lui-même, de ces hommes-rois à l'homme-multitude dont il émana, et, revêtant des formes populaires, va fortifier dans la masse l'état moral qui lui a donné naissance, créant pour elle, selon le caractère de l'époque, tantôt un appui salutaire, tantôt, hélas! et plus communément, une tentation pleine de péril. Car, dans ce monde qui « gît dans le malin<sup>1</sup>, » les formes successives qu'empruntent l'imagination et la pensée semblent autant de moyens que le grand adversaire met tour à tour en œuvre contre notre faible espèce.

Appliquons cette remarque au temps où nous vivons. La doctrine qui prévaut dans le mouvement intellectuel de l'époque est celle qui est connue, dans le langage de l'école, sous le nom de *panthéisme*. L'exposer serait ici hors de propos; et vous allez voir que le terrain inaccoutumé sur lequel je me place un moment, n'est pour moi qu'une transition dont j'ai besoin pour arriver à une matière plus conforme à l'objet de ces discours. Bornons-nous à dire que le panthéisme, subordonnant le sentiment à l'intelligence pure, et cédant sans réserve au besoin d'unité qui la travaille, ne

<sup>1</sup> Vraie traduction, selon nous, de 1 Jean V, 19.

craint pas d'effacer, au mépris du bon sens et de l'évidence, la distinction de tout temps établie entre l'esprit humain, la nature et le Créateur, pour confondre ces trois grandes substances en une. Il varie dans le choix de celle dans laquelle il absorbe les deux autres : une fois c'était Dieu ; plus tard ce fut la nature, et c'est maintenant le tour de l'esprit humain ; mais peu importe ; le nom seul ou le point de vue change, le fond et les résultats demeurent les mêmes. Par quelque endroit que la confusion commence, chacune des trois substances y perd son caractère propre, la nature est sans réalité, l'homme sans personnalité et Dieu sans vie.

C'est ce système, absurde mais sublime, sublime mais absurde, qui tient aujourd'hui le premier rang. Il règne, presque sans partage, dans les plus hautes écoles de la philosophie, pour ne rien dire des incursions qu'il hasarde dans le champ de la théologie elle-même ; et telle est la fascination qu'il exerce, que l'on a vu des génies du premier ordre user leur gloire et leur influence à s'essayer contre lui. Pour être moins aperçu dans la littérature et dans la poésie, son empire n'y est pas moins réel ; j'en pourrais montrer la preuve dans telle œuvre des grands poètes du jour, français ou étrangers, que le lecteur superficiel me citerait peut-être comme animée de sentiments tout contraires. Cela étant, ne pensez pas pouvoir vous tenir complètement en dehors de cette tendance de votre époque. Vous avez beau demeurer étrangers à ces phi-

losofes et à ces poètes : le lien qui vous unit à eux ne dépend pas de la petite question de savoir si vous les avez lus ou s'ils vous ont rencontrés. Il est dans le sol commun qui nous porte et nous nourrit tous. Il est dans l'esprit général que respire la multitude au sein de laquelle vous vivez, que vous respirez avec elle, malgré que vous en ayez, et dont s'inspirent à leur tour les hommes de la pensée et de l'imagination. Ces hommes d'élite n'auraient jamais mis le panthéisme dans leurs systèmes ou dans leurs livres, s'ils ne l'avaient trouvé dans l'humanité, où ils puisent comme les autres, mais à une plus grande profondeur.

Aussi, voyons-nous marcher à la suite de ce panthéisme spéculatif qui domine dans les écoles, un panthéisme pratique qui règne dans la vie commune. Il serait trop facile de le montrer dans le champ de la politique ou de l'économie sociale, où il engendre plus d'un système à l'ordre du jour<sup>1</sup>. Mais ce n'est pas là que notre ministère nous appelle à le contempler. Nous n'avons à le suivre que sur le terrain de la religion et de la morale. Ici le panthéisme engendre le *fatalisme* ; c'est-à-dire la négation de la liberté morale. Je prends ce mot dans son acception simple et populaire. Sans entrer dans les discussions infinies auxquelles il donne lieu en philosophie, j'appelle l'homme

<sup>1</sup> En traitant cette matière, en 1847, je disais ici : « On l'a vu récemment à l'œuvre dans un canton de la Suisse ; on le voit en Allemagne, en Angleterre, en France ; on le voit, et surtout, hélas ! si de sinistres pressentiments ne nous aveuglent pas, on le verra. »

libre, dans ce sens qu'il agit déterminé par lui-même, non contraint par une puissance irrésistible, et qu'en faisant le mal, il le fait par un usage criminel de sa volonté, non sous l'empire d'une nécessité fatale. Le panthéisme ne l'entend pas ainsi. A son point de vue, le mal n'est pas seulement nécessaire, mais il cesse d'être mal et s'identifie avec le bien. Comment en serait-il autrement, quand on refuse à l'esprit humain son existence distincte et personnelle ? Si l'homme se confond avec la nature, le monde extérieur règne sur lui au même titre que sa conscience, et la distinction de la chair d'avec l'esprit disparaît. Si l'homme se confond avec Dieu, la loi de Dieu ne règne plus sur l'homme qu'au même titre que celle de son esprit propre ; en d'autres termes, il n'y a plus de loi, et la distinction de l'obéissance et de la désobéissance, de la sainteté et du péché, disparaît à son tour. Tout ce que fait l'homme est alors à la fois naturel, humain et divin ; et ce qu'on appelle mal dans le langage reçu, l'égoïsme, l'intempérance, l'impiété, n'est que le développement inévitable et régulier d'un ordre suprême. Cette doctrine vous paraît peut-être, à la première vue, si éloignée de vous, que c'est peine perdue de nous en occuper ici. Elle est éloignée de vous comme spéculation de l'esprit, je l'avoue ; mais l'est-elle également comme secret mobile de conduite ? N'en serait-il pas du fatalisme, comme de l'athéisme, qui, si rare dans la théorie, est si commun dans la pratique ? Vous saurez

mieux peut-être répondre à cette grave question après m'avoir entendu jusqu'au bout.

Mais avant de faire voir l'empire du fatalisme, j'ai besoin d'en faire voir d'abord tout le danger, dont la plupart ne se font pas une juste idée. Au risque de paraître enfoncer une porte ouverte, je commencerai donc par montrer avec quelle force protestent contre le fatal assujettissement de l'homme au mal et la conscience naturelle, et surtout la foi chrétienne.

La conscience naturelle proteste contre la nécessité du mal. Elle ne peut nier malheureusement son *existence*, qu'elle reconnaît dans le monde, et qu'elle sent en elle-même ; mais plutôt que d'avouer sa nécessité, elle aime mieux condamner le monde et se condamner elle-même. Je dis à dessein la conscience et non l'intelligence. Pour l'intelligence pure, il y a ici un problème insoluble. Témoin de la dépendance où l'homme se trouve évidemment placé à l'égard des choses qui pressent et inclinent sa volonté, au dehors ou au dedans ; à l'égard de l'homme, qui la forme et la développe par l'éducation et par l'exemple ; à l'égard de Dieu surtout, qui prévoit ses décisions, les contrôle et les fait servir à ses desseins, l'intelligence se demande comment l'homme peut être solidaire de tout ce qui l'entoure, sans être contraint à faire tout ce qu'il fait, et ne trouve pas de réponse satisfaisante à cette question. Mais la conscience tranche le nœud que l'intelli-

gence ne sait pas dénouer ; et sans se mettre en peine de prouver *comment* l'homme est libre, elle constate *le fait* de sa liberté par une révélation instinctive et un sentiment intérieur. Nous sentons que nous sommes libres comme nous sentons que nous existons. Ce sont là de ces vérités premières, trop évidentes pour être démontrées, c'est-à-dire, justifiées par une autre vérité plus claire, mais aussi trop évidentes pour être révoquées en doute, et sur lesquelles on bâtit en assurance toutes les sciences humaines : on ne s'amuse pas à étayer le sol de la terre ; mais on y appuie en sécurité les édifices, les villes et les peuples. Que si même on voulait faire une distinction entre les axiomes, il faudrait dire que les plus certains, les plus indubitables de tous, ce sont les axiomes moraux, auxquels appartient celui de la liberté. Oui, entre douter qu'il soit mauvais de mentir, ou que je sois responsable en mentant, et douter que deux et deux fassent quatre ou que le tout soit plus grand que la partie, je choisirais le dernier. La certitude est entière dans les deux cas, mais dans le premier cas elle est plus vivante, plus personnelle, plus impérieuse que dans le second : l'un de ces doutes ne m'est pas possible, l'autre ne m'est pas même permis.

Aussi la saine philosophie, ancienne et moderne, a réclamé à haute voix contre le fatalisme, sans prétendre éclaircir la contradiction apparente qu'on accuse entre la liberté morale, constatée par la conscience,

et la solidarité, reconnue par l'intelligence. Le stoïcisme, qui est à tout prendre ce que l'antiquité païenne a offert de plus pur en philosophie, a attesté, a exagéré la liberté humaine, qu'il élevait au rang superbe de souveraineté absolue, de cause première ; et cela, remarquez-le bien, au sein du fatalisme universel auquel ce même stoïcisme assujettissait les choses extérieures, comme s'il n'avait exalté la nécessité dans le monde que pour la briser avec plus d'éclat sur le seuil de la conscience humaine. Ainsi encore, dans les temps modernes, Kant, qu'on peut appeler le plus moral des philosophes de notre âge, a proclamé le caractère évident, irrésistible, ou selon son expression, *catégorique*, de la liberté morale ; et cela, au sein du doute universel dans lequel il enveloppait toutes les données de l'intelligence, le plus sceptique des philosophes sur tout le reste, le plus dogmatique à l'endroit de la liberté. Mais une philosophie plus haute a rendu témoignage de la liberté morale : l'Écriture, notamment dans les admirables épîtres de saint Paul, qui serait le prince des philosophes, s'il n'était pas le plus grand des apôtres. Car, d'une part, saint Paul proclame, il fait plus, il suppose partout et donne pour fondement à ses exhortations comme à ses reproches, à ses promesses comme à ses menaces, cette espèce de liberté qui est nécessaire pour rendre l'homme responsable de ses œuvres, et inexcusable dans le péché ; et de l'autre, il proclame en même temps, avec une

clarté qui n'a jamais été égalée, l'impuissance de l'homme pour le bien et son asservissement au mal. Mais cette impuissance, outre qu'elle laisse l'homme libre de chacune de ses actions, cette impuissance n'est pas une impuissance physique et absolue qui contraint fatalement la conscience; c'est une impuissance morale, dont le siège est dans la volonté, et qui fait le crime de l'homme tout autant que son malheur: il ne peut pas, parce qu'il ne veut pas<sup>1</sup>. Par ce trait de lumière, la révélation achève de justifier la conscience naturelle dans son énergique protestation contre la nécessité du mal, et de démontrer l'immoralité du fatalisme.

Mais la foi chrétienne proteste contre le fatalisme avec une tout autre énergie. La liberté proclamée par la conscience naturelle n'est après tout que ce qu'on pourrait appeler une liberté négative, qui suffit pour ôter toute excuse à l'homme faisant le mal. Mais la liberté promise par Jésus-Christ dans mon texte: « Si « le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres, » est une liberté positive, qui rend l'homme capable de faire le bien, en rétablissant sa communion avec Dieu, rompue par le péché. Au fond, c'est la vraie liberté, et la seule digne de ce nom, puisqu'elle seule met l'homme en harmonie avec sa loi et en repos avec sa conscience. Aussi Jésus-Christ traite-t-il d'esclave l'homme étranger à cette foi: « Quiconque fait le péché,

<sup>1</sup> Rom. VIII, 7; Jean V, 40.

« est esclave du péché, » mais volontairement, et, s'il est permis d'ainsi dire, librement esclave. Mais, quand l'âme est unie à Jésus-Christ par la foi, elle devient, pour la première fois, « réellement libre. » Si l'on a jamais reproché à la foi chrétienne une tendance fataliste, c'est qu'elle avait été bien mal exposée ou bien mal comprise. Comme l'impuissance pour le bien qu'elle constate dans l'irrégénéré n'a rien de fataliste, parce que c'est une impuissance morale, dont le siège est dans la volonté, cette nécessité de faire le bien qu'elle reconnaît au régénéré n'a rien de fataliste non plus, parce que c'est une nécessité morale dont le siège est également dans la volonté, par laquelle seule la grâce de Dieu agit dans le cœur de l'homme. Et qu'y a-t-il au monde qui contraste plus vivement avec l'idée d'une nécessité fatale que la religion de Jésus-Christ ? Cette religion est la doctrine même de la liberté : la liberté en est la condition, l'âme, la vie, et ne trouve qu'en lui seul à se développer sans obstacle et à s'épanouir tout entière. La conversion chrétienne, par laquelle un homme devient un autre homme, et prenant une direction nouvelle, aussi inattendue pour lui-même que pour les autres, rompt avec son passé, avec ses habitudes, avec son entourage, avec son éducation, avec son intérêt, et enfin avec tout l'ordre de son *fatum*, s'il y en avait un ; la foi chrétienne, par laquelle il entre, je ne dis pas seulement en possession de la liberté, mais dans je ne sais quel mystérieux

partage de la toute-puissance de Dieu même, et reçoit la vertu de tout entreprendre et de tout accomplir, « en Christ qui le fortifie ; » l'étude chrétienne, par laquelle il découvre dans sa Bible cette vérité que le reste du monde cherche sans la trouver, et percevant le brouillard épais où tous les autres marchent en tâtonnant et en trébuchant, discerne d'un œil sûr, et saisit d'une main ferme, une croyance pour son esprit, une règle pour sa volonté, un but pour sa vie, et un point d'appui pour son heure dernière ; la sanctification chrétienne, par laquelle il se renouvelle en détail, comme il l'avait fait d'abord dans l'ensemble, livre un combat sans relâche à tous ses penchants mauvais et réforme jusqu'au fond de ses sentiments à l'image de sa volonté, qui a commencé par se réformer elle-même à l'image de Dieu ; l'activité chrétienne, par laquelle il communique à ses semblables la vie qu'il a reçue de Dieu, introduit dans leur constitution spirituelle un principe, et si j'ose ainsi parler, un sang nouveau, et ne leur donne point de repos que, changeant à leur tour, ils n'aient « communion avec lui, » comme il a « communion lui-même avec Jésus-Christ ; » la prière chrétienne enfin, ah ! surtout la prière chrétienne, par laquelle comme on l'a si bien dit, « il remue la main qui remue le monde, » obtient ce qu'il demande, et demande ce qu'il veut, le demande même avec d'autant plus de confiance qu'il en est plus dépourvu naturellement, « fort quand il est faible, » et opère

librement, et presque souverainement, tant sur le monde visible que sur l'invisible, — qu'y a-t-il, encore une fois, qui pourrait contraster plus vivement que tout cela avec l'idée d'une nécessité fatale, quelque déguisée qu'elle puisse être ?

Après cela, il faut avouer que le fatalisme, également repoussé par la conscience naturelle et par la foi chrétienne, ne pourrait s'établir dans le monde qu'en renversant sur son passage tout ce qu'il a d'autorités plus vénérées. Le fatalisme renverse l'Évangile de fond en comble ; car il lui dénie cette vertu de renouvellement qui fait son caractère et sa gloire. Supposez en effet que l'idée d'une nécessité fatale vienne à pénétrer dans le cœur du chrétien : voilà tout aussitôt sa vie spirituelle suspendue, comme une pendule dont on arrête le balancier. Désormais, chacune de ces forces vives que nous venons d'énumérer, est sans application, sans réalité, puisque l'existence n'est plus que le jeu aveugle d'une machine montée, qui fonctionnera tout aussi bien sans que nous prenions le soin de nous en mêler. La conversion est un vain mot, puisqu'une vie nouvelle qui ne fait que continuer et développer inévitablement l'ancienne, n'a de nouveau que le nom ; la foi ne dispose que d'une puissance dérisoire, que nous subissons dans le temps que nous pensons l'exercer ; l'étude n'est qu'une recherche stérile, renfermée dans un cercle infranchissable, et ne pouvant aboutir, par toutes ses veilles, qu'au point de départ ; la sanc-

tification lutte sans courage, sans objet, n'ayant à atteindre pour prix des plus sublimes efforts, qu'un semblant de victoire ; l'activité se tourmente sans utilité pour opérer dans les autres ce qui s'y fera aussi bien sans nous que par nous ; et la prière, hélas ! la prière elle-même, ne se flattant plus de rien recevoir, que dis-je ? ayant perdu jusqu'au Dieu vivant qui lui prêtait l'oreille, réduite enfin à se retourner infructueusement sur elle-même, se tait plutôt que de parler en vain, et laisse couler sans empêchement le cours irrésistible des choses dont elle n'est elle-même que l'aveugle produit.

Le fatalisme fait un plus grand mal : il renverse jusqu'à la conscience morale, ce fond de la nature humaine, qui a précédé la révélation elle-même, et qui lui offre la seule base sur laquelle elle puisse bâtir. Car, en ôtant au péché le caractère de liberté qui seul le rend inexcusable, il le justifie ; « il sanctifie la chair, » pour me servir d'une expression reçue dans les systèmes panthéistes ; il égale le mal au bien, le mensonge à la vérité, l'égoïsme à la charité, la vengeance au pardon, le meurtre au sacrifice, l'infidélité à l'intégrité, à part la différence relativement insignifiante des actes extérieurs, la seule qu'il laisse debout. Où serait, par exemple, la différence morale, essentielle, intérieure, entre le mensonge et la vérité, si une puissance fatale et irrésistible nous contraignait à mentir ? La désobéissance forcée, fatale, n'a plus rien d'immoral. En niant la liberté, le fatalisme ne fait rien moins que

détruire le sentiment moral lui-même, c'est-à-dire la sainte et inviolable citadelle de l'homme, unique asile où il trouve un refuge toujours assuré contre le doute et l'erreur. Il y a plus encore : le fatalisme porte plus haut ses coups impies. Il anéantit le juge avec le jugement, le législateur avec la loi, et n'a qu'à être conséquent pour achever son œuvre et anéantir le Créateur lui-même. De rien, Dieu a fait toutes choses, les visibles et les invisibles ; de toutes les choses visibles et invisibles, et de celui même qui les a faites, le fatalisme refait le rien ; doctrine destructive et sacrilège, qui fait le vide partout où elle passe, tombeau de l'homme personnel et du Dieu vivant, véritable contre-création, meurtre moral universel, dont les premières pages de l'Écriture, si naïves mais si profondes, nous offrent un emblème terrible dans le premier meurtre matériel qui épouvanta le monde, où il entra sur les pas du fatalisme. Caïn n'a été le premier meurtrier que pour avoir été le premier fataliste. Ces paroles que Dieu lui adresse : « Si tu fais bien, ne sera-t-il pas reçu ? mais si tu ne fais pas bien, le péché est à la porte, » nous révèlent en lui la doctrine du mal inévitable, et nous font pressentir tout ce que cette doctrine va enfanter. Qui dit fatalisme dit caïnisme, l'âme et la moelle de cette corruption originelle qui dévore l'humanité. Le fatalisme est plus qu'immoral, il est l'immoralité même.

Que penserez-vous de moi, si, après vous avoir

peint le fatalisme sous des traits si hideux, j'ajoute que le fatalisme, je dis le fatalisme pratique, règne sur la société au sein de laquelle nous vivons ? Ce ne serait pas au surplus une chose nouvelle. Le fatalisme a toujours joué un grand rôle dans l'histoire de l'humanité. La raison en est aussi simple qu'elle est triste. L'homme, asservi qu'il est au mal, est intéressé, pour sa justification personnelle, à se persuader que sa volonté n'y est pour rien, et qu'il ne fait qu'obéir à une nécessité irrésistible. C'est là ce qui rendait Caïn fataliste, en dépit de sa conscience, à laquelle Dieu en appelle contre lui. De ce honteux commencement, le fatalisme a passé dans toutes les erreurs qui se sont partagé successivement l'empire moral de notre race déchue. Une observation quelque peu attentive ferait découvrir des éléments plus ou moins développés de fatalisme dans le paganisme, qui fait du destin non-seulement un dieu, mais le père des dieux ; dans le scepticisme philosophique, qui de siècle en siècle est allé se heurter contre la nécessité, jusqu'à ce qu'il s'y soit abîmé à la suite des grands philosophes du jour ; dans le déisme, qui fait dépendre son disciple d'un Dieu mort, prodigue en préceptes de vertu, mais avare du secours nécessaire pour les garder ; dans le mahométisme, qui au fatalisme physique par lequel il exaltait la valeur de ses guerriers, ajoute le fatalisme moral, auquel il avait élevé une fameuse école au Caire sous le nom de la *Maison de sagesse* ; dans le judaïsme

actuel, qui place son disciple sous une loi de Dieu à laquelle il est absolument impossible d'obéir depuis la dispersion d'Israël et la ruine du temple ; enfin dans le christianisme dégénéré lui-même, qui, substituant à la conscience individuelle une conscience étrangère, créée pour lui (nous l'avons vu dans une procédure récente) une nécessité morale de faire ce qui est immoral. Mais il appartenait à notre siècle, où tous les principes vrais et faux semblent prendre un développement nouveau, de donner à cette tendance de tous les temps un caractère systématique, et de la rendre par là plus profonde à la fois et plus étendue. Regardez autour de vous, vous allez le voir partout à l'œuvre. Ai-je besoin d'avertir que la société à laquelle je vais emprunter mes preuves, c'est la société telle qu'elle nous est connue depuis des années ? J'entends dire que le mouvement immense qui va s'accomplissant depuis quelques semaines est l'inauguration d'une nouvelle ère spirituelle<sup>1</sup>. Cela peut être, et si cela est, béni soit ce bouleversement universel, malgré le sang et les larmes qu'il a coûtés, qu'il peut coûter encore ! Mais, pour en attendre de tels bienfaits, mais pour reconnaître qu'il n'a pas fait alliance au contraire avec les systèmes que je combats, il faut laisser aux éléments opposés que l'incandescence du premier moment tient encore en fusion le temps de se dégager et de se séparer les uns d'avec les autres.

<sup>1</sup> Voir la note page 3.

Aussi bien, pour remédier à un mal si profond, je ne compte ni sur une forme de gouvernement, ni sur l'organisation du travail, ni même sur la nouvelle constitution de l'Église..... Quoi qu'il en soit, je décris non une société nouvelle qui m'est inconnue, mais la société ancienne au sein de laquelle nous nous sommes formés, et dont les éléments essentiels sont encore debout.

Ouvrez les yeux et dites si tout ce qui se passe autour de nous n'atteste pas la présence et l'empire du fatalisme. Ce qu'un homme est, il était destiné à l'être; il ne pouvait pas ne pas l'être; voilà des sentiments que l'on trouve partout, avoués ou non. Quand la responsabilité individuelle a-t-elle été plus méconnue que de nos jours? Quand a-t-on proclamé avec moins de retenue une nécessité générale, qui entraîne la volonté personnelle comme un courant irrésistible, et qui éteint la conscience de l'homme dans celle de la génération, et la conscience de la génération dans celle de l'espèce? Rappelez-vous la manière dont l'histoire fut souvent traitée dans nos académies. Que de fois n'avons-nous pas entendu le cours de ses annales présenté, par des maîtres habiles autant qu'estimés, comme une série d'évolutions inévitables des forces cachées dans l'humanité dont les plus épouvantables égarements étaient froidement acceptés comme une phase de son développement, si ce n'est de son progrès, et dont les périodes successives étaient assimi-

lées aux divers âges d'un homme, comme pour absorber plus sûrement l'individualité réelle et vivante dans cette individualité factice et collective. Mais suivez surtout l'action du fatalisme dans le déroulement du triste tableau de nos vices et de nos crimes. J'en appelle à ces suicides dont notre époque abonde, et dont un très grand nombre ont pour cause, en dernière analyse, un secret fatalisme. On se trouve malheureux en entreprises, en carrière, en étude, en attachement, en tour d'esprit ou même en dispositions morales. On se juge alors, non pas visité, éprouvé, châtié de Dieu, mais mal partagé. Disgrâce fatale, irréparable autant qu'involontaire, à laquelle on croit ne pouvoir échapper que par la mort ; et ces mêmes principes qui la font souhaiter permettant aussi d'aller au-devant d'elle, le suicide est bientôt là, dernier mot de l'incrédulité, ou du fatalisme, c'est tout un. J'en appelle aux annales de nos tribunaux dans les procès des grands criminels, dont le nombre est moins effrayant encore que leur caractère. Il était réservé à notre siècle de contempler le spectacle, non moins contagieux qu'il est hideux, de ces élus du vice et de ces martyrs du crime, qui, en commettant les plus exécrables forfaits, se posent et se drapent complaisamment, comme accomplissant je ne sais quelle affreuse mission (du ciel ou de l'enfer, peu importe, c'est encore une de ces distinctions que le fatalisme ne connaît pas), et attendent froidement le dernier supplice, sinon comme un

sacrifice d'un nouveau genre, du moins comme le dénouement inévitable du drame qu'une puissance souveraine leur a fait jouer. Mais voici quelque chose de plus prodigieux : c'est la connivence du public, sans laquelle l'excès d'audace de ces misérables ne s'expliquerait pas. On les contemple, non pas avec cette commisération due au malheur et au péché même, mais avec une curiosité mêlée d'intérêt, comme on ferait d'une combinaison à la fois irrégulière et grandiose de la nature ; et pourvu que leur scélératesse soit consommée et systématique, la magistrature populaire leur trouvera, n'en doutez pas, des *circonstances atténuantes*. C'est qu'on se dit confusément que dominés par leur destinée, ils sont plus à plaindre qu'à blâmer, et que ce sont moins des monstres que des victimes. J'en appelle encore à la prépondérance dévorante des intérêts matériels, dont on s'est tant plaint de nos jours, et qui se rattache aussi au fatalisme par une mystérieuse association. Averti par un instinct profond, l'homme qui a cessé de croire à sa liberté, ne se sent plus homme, mais chose. Alors, réalisant à sa manière cette absorption de la personne humaine dans le grand tout rêvé par la philosophie du jour, il cesse de s'appartenir, se confond avec les choses, et se répand dans les objets visibles qui l'entourent ; il se traduit en matière, en argent, en plaisirs des sens, en éclat extérieur, jusqu'à ce qu'il finisse par ne pouvoir plus s'en séparer, et par se livrer à leurs attraits sans

résistance, sans scrupule, sans conscience. De là, cette soif de posséder, cette ardeur de jouir, cette révolte contre la douleur, cette impatience de tout frein, ce mépris de l'opinion et de l'autorité, et ce laisser aller général à un égoïsme effréné, seul et triste débris de l'individualité méconnue, comme si la nature voulait se venger de l'oubli du moi par l'abus du moi. J'aurais l'air d'exagérer peut-être si j'ajoutais que j'en pourrais appeler même à cette religion de formes, dont se couvre l'incrédulité profonde du siècle, et qui n'étant elle-même, chez la plupart, qu'une mode imposée par l'esprit et les intérêts du moment, n'est aussi qu'un hommage de plus rendu au fatalisme humanitaire. Ah ! il n'est pas nécessaire d'aller chercher au loin le fatalisme dans les déserts de l'Arabie et sous les drapeaux du croissant. Nous l'avons tout autour de nous, avec cette différence peut-être, qui ne serait pas à notre avantage, que le fatalisme musulman porte moins sur la vie intérieure que sur l'extérieure, tandis que le nôtre porte en plein sur la vie intérieure, c'est-à-dire sur le domaine propre de la volonté et de la responsabilité humaines.

Un homme devrait être à l'abri de cet entraînement universel : le croyant, et surtout le chrétien. Car, ce que la réflexion, qui n'est après tout qu'une force humaine, ne saurait faire dans les esprits supérieurs de l'époque, la foi devrait le faire en lui, parce qu'elle est la force de Dieu dans l'homme ; cette foi, à laquelle

Jésus-Christ promet expressément la liberté : « Vous « connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres, » et qui donne au fatalisme, nous l'avons vu, un démenti formel sur tous les points. Aussi l'humble famille des croyants apparaît-elle dans l'histoire comme protestant de siècle en siècle contre les formes diverses que le fatalisme y revêt tour à tour. Par la foi, se forme à côté de Caïn, et sous les mêmes influences, « le juste Abel, » maître de son cœur, vainqueur du péché et libre jusqu'au martyr<sup>1</sup>. Par la foi, les saints de l'ancienne alliance secouent le joug fataliste qui pèse sur les races païennes, triomphent des hommes, des choses et d'eux-mêmes, et s'isolent saintement au milieu d'un monde qui les persécute et qui n'est pas digne d'eux<sup>2</sup>. Par la foi, les apôtres de l'Église primitive se séparent du fatalisme judaïque, donnent au monde étonné de se sentir revivre, l'exemple d'une liberté, d'une puissance inconnue, et accomplissent sous ses yeux des œuvres plus grandes encore que celles de leur Maître. Par la foi, les Pères de l'Église se détachent du fatalisme philosophique, et, après une vie consumée dans la recherche stérile de la vérité, et dans la poursuite plus stérile encore de la sainteté, viennent se reposer enfin au pied de cette croix qui leur donne, avec l'une et l'autre, la force de les sceller de leur sang. Par la foi, l'Église du moyen âge, malgré ses ténèbres, subjugué le fatalisme barbare, contient

<sup>1</sup> Hébr. XI, 4; XII, 24. — <sup>2</sup> Hébr. XI, 38.

le fatalisme musulman, et enseigne seule aux peuples gémissants sous le poids d'une oppression organisée, à respirer dans le sein de Dieu en attendant des jours meilleurs. Par la foi, l'Église de la réforme regagne contre l'Église dégénérée, non-seulement la liberté ecclésiastique, mais la liberté morale, et montre aux âmes fatiguées du fatalisme ultramontain, Christ mort pour les faire passer de l'esclavage de l'homme à celui de Dieu. Par la foi enfin, le réveil religieux de nos jours, arme une génération fidèle contre l'envahissement du panthéisme en philosophie, du communisme en politique, du matérialisme en morale, du fatalisme en religion, et non content de sauver l'homme perdu des mains terribles de la justice divine, sauve encore des mains superbes de la sagesse humaine le Dieu vivant et vrai. Voilà quelle devrait être notre œuvre, l'œuvre que l'Évangile nous impose, que l'histoire entière nous lègue; mais hélas! en dépit des principes, le fatalisme n'a-t-il pas, dans une certaine mesure, fait invasion chez le chrétien? Observons-nous, mes chers frères, sans nous flatter; et si nous avons eu le malheur de céder nous-mêmes à l'entraînement général, n'y ajoutons pas du moins le malheur plus grand de le méconnaître!

On citerait difficilement une époque où la doctrine de la foi ait été exposée avec plus de lumière, maintenue avec plus de fermeté, défendue avec plus de jalousie. Mais la vie de la foi, mais la liberté intérieure

qu'elle promet, mais la puissance morale qu'elle communique, où est-elle ? Je la cherche dans notre réveil, et sauf de rares et d'humbles exceptions, je ne la trouve pas. En parlant de la sorte, je ne prends pas pour juge un monde ignorant et prévenu, qui confond dans une condamnation commune les faiblesses des enfants de Dieu et leurs vertus, et qui leur pardonnerait plus volontiers les premières que les secondes. Je ne m'en rapporte qu'à vous-mêmes, et n'en appelle qu'à un mot que j'entends répéter à satiété autour de moi par des hommes dont la piété n'est pas suspecte : c'est le mot *découragement*, qui tout commun qu'il est chez les chrétiens de nos jours, l'est encore moins que la chose. Découragement sur l'état du monde : l'incrédulité du siècle est si profonde, qu'ils ne savent par où l'attaquer, et que tout grand mouvement évangélique leur apparaît comme le souvenir effacé d'un autre âge. Découragement sur l'état de l'Église : il leur semble si triste, et le réveil religieux de l'époque si loin d'avoir tenu ses promesses, que ces mots *l'état de l'Église* sont devenus dans leur bouche une espèce de formule sacramentelle, dont ils se servent pour tout expliquer, tout justifier, tout abandonner. Mais découragement avant tout et par-dessus tout sur leur propre état spirituel. C'est là le point central, d'où dépend tout le reste, puisque la vie intérieure ne peut abonder chez le chrétien, sans réagir et sur l'Église et sur le monde, avec cette puissance souveraine qui est garantie à la

foi. Mais ce point, où l'on devrait concentrer sa force, on y concentre sa faiblesse. Ce dont on désespère le plus, c'est de parvenir personnellement, à la disposition dépeinte, commandée, promise par l'Évangile : l'un, à la ferveur d'esprit, l'autre à la persévérance dans la prière, un troisième à la méditation fructueuse des Écritures, celui-ci à la joie ou seulement à la patience chrétienne, celui-là à la charité sincère — envers qui? envers ses ennemis? hélas! envers ses frères, envers les membres de sa famille! Eh bien, tous ces découragements, qu'est-ce autre chose que du fatalisme, au nom près? Pourquoi se décourage-t-on, sinon pour avoir cru reconnaître qu'on devrait être ceci, faire cela, et qu'on ne le peut pas? Je dis, et remarquez-le bien, qu'on ne le peut pas. Trouver qu'on ne fait pas ce qu'on devrait faire, ou qu'on n'est pas tel qu'on devrait être, cela humilie sans doute, mais cela ne décourage pas, tant qu'il demeure une espérance de changer le fond des choses. Avec cette espérance, il se mêle même un secret plaisir dans la tristesse que nous cause la vue de nos infirmités, parce que cette tristesse est le gage obscur d'une victoire et d'un progrès à venir<sup>1</sup>. Le découragement ne commence que lorsqu'on en vient, soit principe, soit expérience, à convenir avec soi-même que le mal est sans remède; le découragement dit tout bas ce que l'indifférence et l'incrédulité disent tout haut : « Que

<sup>1</sup> 2 Cor. VII, 10.

voulez-vous ? on ne se fait pas soi-même ; j'ai beau lutter, c'est plus fort que moi, » en d'autres termes : Je ne suis pas libre. Aussi, suivez-le ce chrétien découragé, dans le détail de sa vie, et vous allez trouver la marque du fatalisme empreinte sur chaque phase de son histoire spirituelle. Il croit ; oui, mais comment ? A l'approche de trois armées coalisées contre lui, le roi Josaphat, fortifié par cette parole d'un prophète : « Présentez-vous, tenez-vous tranquilles, et voyez la « délivrance que l'Éternel va vous donner, » sort de Jérusalem, et marche à l'ennemi, à la tête de son impuissante armée, précédé des lévites qui chantent d'avance le cantique du salut : « Célébrez l'Éternel, « car sa gratuité demeure à toujours : » voilà la foi. Une parole de Dieu lui suffit. Munie de cette seule parole, elle s'engage sans balancer, sachant qu'elle engage avec elle la toute-puissance de Dieu. Notre chrétien a lu, admiré, cité cette histoire, mais elle ne devient pas son histoire. A la première apparence de péril, il se trouble, malgré les promesses les plus certaines, à moins qu'il ne puisse trouver un appui visible dans un calcul humain de forces contraires et de probabilités opposées ; c'est-à-dire que l'Évangile ne lui apparaît que comme le développement nécessaire du cours des choses, et que cette main souveraine qui pénètre au sein des événements pour les arranger à son gré ne compte pas ou ne compte qu'en dernière ligne dans ses prévisions : fatalisme, vrai fatalisme. Il

cherche la vérité ; oui, mais comment ? En présence de tant de questions qui sont remuées aujourd'hui, sur les Écritures, sur le dogme, sur l'Église, sur la prophétie, sur l'union fraternelle, sur tout enfin, il a senti, à l'entrée de la carrière, le besoin profond « d'éprouver toutes choses pour retenir ce qui est bon, » et a mis courageusement la main à l'œuvre. Quelque temps il s'est livré à cette noble étude avec une ardeur digne d'elle : toutes ses pensées étaient remplies de cette question des questions : « Qu'est-ce que la vérité ? » Mais peu à peu, quand il a vu la réponse lente à venir, les esprits continuant de se partager, le pour et le contre soutenus tour à tour avec une égale chaleur, et peut-être avec une égale conviction, la Parole de Dieu invoquée pour des témoignages opposés, et tout obscurcie d'éclaircissements contraires, Jésus-Christ lui-même tiré dans tous les sens et menacé d'un déchirement impie dans les querelles des siens, — alors, quand il ne restait d'autre ressource que de dégager vigoureusement sa confiance personnelle d'avec l'ébranlement général, il ne s'est pas senti capable de cet effort de liberté, et laissant à la conscience publique d'absorber la sienne, il a fini, en désespoir de cause, par se résigner à demeurer mollement couché où il était, seulement parce qu'il y était : fatalisme, vrai fatalisme. Il lutte contre le péché ; oui, mais comment ? Il n'a pas laissé que de remporter quelques victoires. Mais il lui en reste à gagner de plus grandes,

qu'il a poursuivies d'abord, mais qui lui ont toujours échappé. Il se connaît des infirmités graves, qui, pour ne pas tomber sous le blâme du monde, n'en portent pas moins préjudice à l'accomplissement de ses devoirs, dans la famille, dans l'État, dans l'Église. Son affranchissement est désirable, urgent, pour le bien de plusieurs, pour l'honneur de l'Évangile, pour la gloire de Dieu. Mais l'habitude, mais le tempérament, mais l'exemple, mais la position, mais ceci, mais cela, — et avec les plus pures leçons, avec les plus magnifiques promesses, avec les plus saints modèles sous les yeux, il s'en va lâchement jusqu'à la fin de la carrière, comptant avec ses infidélités, sauf accident libérateur : fatalisme, vrai fatalisme. Il travaille pour l'Évangile ; oui, mais comment ? Dieu veut que le règne de son Fils se répande sur la terre entière, et chaque génération, chaque membre de l'Église est tenu d'y contribuer pour sa part, pour hâter le temps où il n'y aura plus « qu'un seul troupeau sous un seul pasteur. » Notre chrétien a eu sa part dans cette sainte guerre, et il se rappelle un temps où il entraît pleinement dans le sentiment qui faisait dire à l'Apôtre : « Nous annonçons Christ, avertissant tout homme et instruisant tout homme, en toute sagesse, pour rendre tout homme parfait en Jésus-Christ. » Mais il s'est ralenti depuis qu'au lieu de s'informer simplement de ce que Dieu commande, il s'est pris à calculer ce que peuvent faire quelques milliers de missionnaires, ce que

fait l'Église contemporaine, ce qu'on a fait depuis la promulgation du christianisme, pour couvrir la terre de l'Évangile « comme le fond de la mer est couvert « de ses eaux. » En présence de tels calculs, son action personnelle que fera-t-elle ? Tout au plus la fonction d'un petit rouage dans une grande machine, qui ne marchera ni plus lentement s'il s'arrête, ni plus vite s'il se meut. Il travaille, mais pour l'acquit de sa conscience, sans espérance ni joie : fatalisme, vrai fatalisme. Il prie ; oui, mais comment ? Il se met à genoux pressé par la tentation, vous croyez qu'il va se relever délivré du malin ; il se met à genoux la conscience troublée, vous croyez qu'il va se relever assuré de son pardon ; le cœur agité de ressentiment, vous croyez qu'il va se relever plein de la charité de son Maître ; l'esprit inquiet, irrésolu, vous croyez qu'il va se relever calme, décidé ? Détrompez-vous. Ainsi priait un Moïse, ainsi un saint Pierre, ainsi un Luther, ainsi le Seigneur ; mais lui, c'est autre chose. Tel qu'il s'est agenouillé, tel il se relève, ou, s'il a gagné quelque chose, ce n'est guère qu'une émotion vague et fugitive, qui se dissipe avec l'atmosphère religieuse qui l'avait déposée dans l'âme. Mais qu'a-t-il donc fait en priant ? N'a-t-il pas demandé la force, le pardon, la charité, la paix ? et n'est-ce pas l'A b c de l'Évangile que celui qui demande reçoit ? Sans doute, mais parce qu'il ne voit pas comment la disposition d'esprit où il est peut enfanter celle où il souhaite d'entrer, il flotte,

il hésite, et tombe sous le coup de cette menace, qu'il ne manque pas de s'appliquer : « Qu'un tel homme « ne s'attende pas à rien recevoir du Seigneur. » Aussi s'y attend-il si peu que, s'il vient à l'obtenir, vous le voyez tout étonné et presque embarrassé de ce don du ciel. Reste la réaction salutaire naturellement exercée sur une âme chrétienne par le sentiment de la présence divine, mais qui n'est pas plus la réponse promise à la prière que la vigueur exercée dans l'artisan par l'emploi de ses forces, n'est le salaire promis à son travail : fatalisme encore, vrai fatalisme. — J'exagère peut-être, à votre sens, et le chrétien à la fois assez fort et assez faible pour que ce portrait soit le sien ne se trouvera pas dans la vie réelle? Eh bien, soit, j'aurai chargé les traits de ma peinture..... mais convenez du moins qu'aucun de ces traits n'est purement imaginaire, et que, d'après l'appréciation la plus modérée, le fatalisme apparaît du moins dans la vie du chrétien de nos jours à l'état de tentation, et d'une tentation à laquelle il se rend à demi, quand il n'y succombe pas entièrement !

Tentation subtile, à laquelle tout sert d'instrument, tout, jusqu'aux ressources saintes que Dieu nous a fournies pour la combattre. Cet admirable système de la vérité chrétienne, rempart unique de la liberté morale contre l'esprit du siècle, n'est pas seulement accusé de fatalisme par l'irrégénéré qui ne le comprend pas ; mais le chrétien, qui le comprend, qui le reçoit,

qui le vénère, y trouve à chaque pas, je devrais dire peut-être y cherche, quoique sans s'en rendre compte à lui-même, des tentations de fatalisme. La doctrine, les promesses, le langage, l'histoire, la morale même de l'Évangile, sont pliées tour à tour à cet usage anti-évangélique. Pour rassurer le croyant contre toutes les forces ennemies et contre sa propre faiblesse, l'Écriture proclame la souveraineté de Dieu, accomplissant dans les siens l'œuvre du salut depuis le commencement jusqu'à la fin, « les préconnaissant, les prédestinant, les appelant, les justifiant, les glorifiant ; » heureuse souveraineté, suprême appui de l'âme fidèle, main bienfaisante d'un père qui s'étend pour ouvrir la porte à son enfant, jamais pour la fermer, et sans laquelle nul ne pourrait se flatter d'entrer. Mais au lieu de cette souveraineté de miséricorde, l'esprit prévenu, aidé de la petite logique de l'école, se figure une souveraineté de contrainte et presque de caprice, qui retire la main ou qui ne l'étend que pour faire obstacle ; et, à défaut de la bouche, le cœur répète obscurément ce murmure impie : « Pourquoi se plaint-il encore ? Car qui peut résister à sa volonté <sup>1</sup> ? » A qui gémit de son impuissance et prie pour en être affranchi, l'Évangile promet « la grâce de Dieu salutaire à tous les hommes, » et qui ne demande que d'être implorée, pour « se donner à tous libéralement et sans reproche. » Que faut-il de plus pour que « fortifié

<sup>1</sup> Rom. IX, 19.

« dans le Seigneur et dans le pouvoir de sa force, » le chrétien ne connaisse plus de victoire impossible ? Mais au lieu d'attacher ses regards sur la vertu nouvelle que cette grâce nous communique, il les arrête de préférence sur l'infirmité qu'elle accuse en notre nature dépourvue de ce secours. Là-dessus, si sa vie spirituelle est en défaut sur quelque point, il s'en prend à la grâce de Dieu : c'est une grâce qui ne m'a point été accordée, se dit-il. Il prend même ses précautions avec elle, ou plutôt contre elle, pour l'avenir : il sera saint, fervent, pur, charitable, *si Dieu lui en fait la grâce* ; par où il se réserve, en cas d'infidélité, une excuse dans une sorte de connivence divine. Le langage de l'Écriture étincelle de paroles de consolation et d'encouragement, dont une seule devrait nous suffire (et suffit aux simples) pour nous prémunir à tout jamais contre le désespoir ou l'abattement ; de ces paroles qui mériteraient, disait Luther dans son style pittoresque, qu'on allât les chercher, tout exprès, sur ses deux genoux, de Wittemberg à Jérusalem. Mais cette même Écriture a quelques passages mystérieux qui se concilient malaisément avec la liberté humaine : ces fils de Samuel qui refusent d'écouter les représentations de leur père, « parce que l'Éternel voulait les « faire périr ; » ces incrédules qui « heurtent contre la « parole, étant rebelles, à quoi aussi ils étaient desti- « nés ; » ces bourreaux de Jésus-Christ qui n'ont fait en le crucifiant que « les choses que la main et le

« conseil de Dieu avaient auparavant déterminé devoir  
 « être faites ; » ce peuple qui « ne pouvait croire, parce  
 « qu'Ésaïe avait dit : On a aveuglé leur cœur, » et à  
 qui Jésus-Christ « parle en paraboles, afin qu'en  
 « voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils  
 « n'entendent point. » Eh bien, le cœur malade dé-  
 daigne ce pain quotidien que chaque page lui offre,  
 pour se repaître de ces obscurités insondables qu'il va  
 déterrer dans quelques recoins. Encore s'il y apportait  
 une attention sérieuse, tout s'expliquerait peut-être ;  
 mais il n'en prend que ce qu'il faut pour le scandali-  
 ser, et s'en va répétant après les Capernaümites :  
 « Cette parole est dure, qui peut l'écouter ? » au lieu  
 de redire cette admirable parole : « Les choses cachées  
 « sont pour l'Éternel, notre Dieu ; mais les choses ré-  
 « vélées sont pour nous et pour nos enfants<sup>1</sup>. » Aux  
 leçons de la Parole, Dieu a voulu joindre celles de  
 l'exemple, si puissant sur le cœur de l'homme, et l'É-  
 criture achève de nous montrer comme à l'œil la li-  
 berté morale du vrai croyant par l'histoire de tant de  
 saints, de l'une et de l'autre alliance, qui « par la foi,  
 « ont combattu les royaumes, exercé la justice, parti-  
 « cipé aux promesses » et remporté tous les genres de  
 victoire. Mais, au lieu de retremper son courage dans  
 le spectacle de leurs triomphes, on va chercher avec  
 complaisance les cas rares où ils n'ont été moins heu-  
 reux que pour avoir été moins fidèles. Que dis-je ? on

<sup>1</sup> Deut. XXIX, 29.

leur invente au besoin des infirmités insurmontables pour en faire des avocats du fatalisme. Si Jérémie dit : « Quoi qu'il en soit, c'est une maladie qu'il faut que « je souffre, » on se plaît à l'entendre d'une maladie spirituelle à laquelle le prophète se serait lâchement résigné, tandis qu'il suffit d'un coup d'œil jeté sur le contexte pour se convaincre qu'il fait parler ainsi le peuple d'Israël sous le poids d'un juste châtement temporel. Si saint Paul lui-même, l'homme libre et le prédicateur de la liberté par excellence, si saint Paul écrit : « Il m'a été mis une écharde dans la chair, un « ange de Satan pour me souffleter, » on veut que cette écharde soit une écharde spirituelle, c'est-à-dire que le saint apôtre prenne son parti de vivre jusqu'à la fin avec quelque tentation, invaincue, invincible. On fait plus, on veut que Dieu l'ait condamné à cette résignation d'un nouveau genre, et qu'il l'y encourage en ces termes : « Ma grâce te suffit, » c'est-à-dire apparemment, avec elle, tu n'as pas besoin d'être plus saint que tu n'es. Une étude attentive du contexte ferait découvrir peut-être en quoi consistait cette écharde de saint Paul ; mais, qu'on le découvre ou non, je sais une chose, c'est que ce n'est pas, c'est que ce ne peut pas être une infirmité spirituelle insurmontable, ou saint Paul ne serait pas saint Paul et Dieu ne serait pas Dieu. Enfin il n'y a pas jusqu'à la morale évangélique qui n'ait son tour dans cet immoral abus qu'on fait de l'Évangile. L'Évangile demande partout

que nous renoncions à la volonté propre pour ne plus accomplir que celle de Dieu, et cela, dans l'intérêt de notre vraie liberté, qui ne se trouve que dans l'esclavage de Dieu. Là-dessus, on se figure que le chrétien ne doit pas avoir de volonté à lui. On se fait une habitude et presque une vertu chrétienne du laisser aller et du défaut d'énergie. On est irrésolu, timide, impersonnel, dépendant des choses et de ce qu'on appelle des *signes* plus que de son jugement et de sa conscience. Et l'on ne voit pas qu'il y a ici une confusion aussi déplorable qu'elle est aveugle; que c'est aux objets voulus que nous devons renoncer, non à la faculté de vouloir; que dédaigner la volonté parce qu'elle cherche désormais ce que Dieu commande au lieu de ce que demande le cœur naturel, ce serait imiter l'insensé qui aurait proposé de jeter comme inutiles les vaisseaux de Cana parce qu'un vin généreux avait été substitué à l'eau qui les remplissait naguère; et qu'un saint Pierre, un saint Paul, un saint Jean, pour ne rien dire de leur Maître, n'ont été les plus humbles, les plus débonnaires des hommes, que pour en être en même temps les plus énergiques, les plus indomptables! — Autant de tentations de fatalisme prises dans la vérité évangélique; comme si ce n'était pas assez d'être fatalistes, sans contraindre encore Dieu de l'être avec nous et pour nous! Et qui sait si dans ce discours même où je m'élève contre le fatalisme de l'époque, je n'ai pas laissé se glisser

quelque pensée que le fatalisme de l'époque m'aura soufflée en dépit de moi ?

Je n'ai parlé que du vrai chrétien. Mais si lui-même cède, dans une si grande mesure, à la maladie du siècle, qu'en sera-t-il de ces demi-chrétiens que le défaut de doctrine aussi bien que de vie, livre presque sans défense aux influences du dehors ? Or, ces demi-chrétiens, vous êtes-vous jamais demandé quelle proportion ils composent dans une assemblée telle que celle-ci ? Qui mesurera l'empire secret que le fatalisme exerce sur mon auditoire ? Qui comptera les fatalistes pratiques que j'ai devant moi ?..... Je m'arrête, laissant à Dieu son secret, et à chacun le soin de sonder la plaie de son propre cœur.

Eh bien, dira-t-on, que faire ?

Je dis à mon tour : que répondre ? Oui, que répondre ? Quelle nourriture donner à un malade dont le mal consisterait à ne pouvoir prendre de nourriture ? et quels moyens de délivrance proposer à une âme dont l'erreur consiste à croire qu'elle ne peut pas être délivrée ? Si je dis : Croyez ; elle dira : Je ne puis pas croire ; si je dis : Faites ; elle dira : Je ne puis pas faire ; elle le pensera du moins ; si elle ne le pensait pas, elle ne serait pas sous le joug du fatalisme. C'est le propre de ce mal qu'il y a contradiction à lui parler de remède. S'asseoir et regarder courir l'eau, flotter le nuage, couler la vie, passer le temps, venir l'éter-

nité, voilà, logiquement, toute sa ressource, — tout son désespoir !

Eh bien, cette contradiction, je l'accepte : cette logique, j'en appelle contre elle au cri de la conscience. Ne pouvant résoudre la difficulté, je vous propose de la franchir par une sublime inconséquence, par une initiative irrésistible autant que spontanée ; pour devenir libres, soyez libres ; et faites acte de liberté dans ce moment même.

Chrétiens, disciples sincères de Jésus-Christ, vous dont Jésus-Christ a mis l'impuissance propre en rapport avec toute la puissance divine, et pour qui la question n'est plus : Que pouvons-nous ? mais : Que peut-il ? vous avez Jésus-Christ, usez de Jésus-Christ. Vous vous êtes jusqu'à ce jour débattus en vain contre telle infirmité spirituelle que le tempérament et l'usage ont si fortement unie à votre personnalité que vous avez perdu l'espoir d'en triompher jamais..... Eh bien, finissez-en avec ce fatalisme pratique ; allez droit à ces infirmités invincibles, et prouvez-vous à vous-mêmes que vous pouvez vaincre, en vainquant. N'allez pas me dire que vous ne pouvez pas vaincre, et que je ne vous propose rien moins qu'une chimère..... Vous devez, donc vous pouvez. Vous ne pouvez pas en vous-mêmes, je le sais trop, mais vous le pouvez en celui qui a dit : « Ma vertu s'accomplit dans l'infirmité<sup>1</sup>. — Aucune tentation ne vous a éprouvés, qui

<sup>1</sup> 2 Cor. XII, 10.

« n'ait été une tentation humaine ; et Dieu est fidèle qui  
 « ne permettra point que vous soyez tentés au delà de  
 « vos forces : mais avec la tentation il vous en fera trou-  
 « ver l'issue, afin que vous la puissiez soutenir<sup>1</sup>. » La  
 victoire une chimère, y songez-vous ? Osez donc dire que  
 la foi est une chimère, l'Évangile une chimère, Jésus-  
 Christ une chimère..... Silence ! et à l'œuvre ! Luttons,  
 veillez, priez, jeûnez, persévérez jusqu'à ce que vous  
 ayez confondu par un plein succès les doutes d'autrui,  
 les vôtres, — et les miens peut-être !... Ce succès,  
 vous ne l'obtenez pas le premier jour ? Eh bien, ce  
 qu'on ne fait pas en un jour, on le fait en dix, et ce  
 qu'on ne fait pas en dix, on le fait en cent. Comme la  
 foi chrétienne se fortifie par la prière, la sainteté chré-  
 tienne à son tour se développe par l'exercice — et  
 jusqu'où ? Quelle main téméraire osera lui poser une  
 limite quelle qu'elle soit ? On a dit, et avec raison,  
 qu'il n'y a pas de limite assignable à l'intelligence hu-  
 maine : combien cela n'est-il pas plus incontestable  
 dans le domaine de la conscience, où le succès est plus  
 nécessaire, la part de la volonté plus grande, et le se-  
 cours de Dieu garanti par des promesses certaines ?  
 Qu'on ne me parle pas d'une hauteur de sainteté, qui,  
 réservée aux jours des réformateurs ou à ceux de l'É-  
 glise naissante, dépasse la portée spirituelle de notre  
 âge. Et d'où savez-vous cela ? Le savez-vous par la Pa-  
 role de Dieu ? Montrez-le-moi donc ce passage, que

<sup>1</sup> 1 Cor. X, 13.

j'y ai, dans mes lectures répétées, cherché vainement jusqu'à ce jour, et qui confère à quelques-uns le privilège exclusif d'une sainteté éminente ! Relisez, relisez le XXXVIII<sup>e</sup> chapitre de Job, et vous verrez que lorsque Dieu a dit : « Tu viendras jusqu'ici, tu n'iras pas plus loin, » il parlait, non à la conscience humaine, mais aux flots aveugles de la mer ! Le savez-vous par l'expérience ? Mais depuis quand ce que nous avons fait est-il la mesure de ce que nous pouvions faire ? Ah ! laissez-moi des sentiments plus humbles pour justifier une ambition plus élevée. Mon Dieu ! est-ce donc une illusion vaine que je poursuis ? Est-ce un fantôme insaisissable après lequel se fatigue mon âme, ne pouvant jamais ni atteindre au but, ni cesser d'y prétendre ? N'y aurait-il, décidément, rien à faire ? Faut-il, Tantale des seuls biens vraiment dignes de mon ardeur, voir devant moi la sainteté exemplaire, la piété profonde, la charité infatigable, l'humilité sincère, l'activité sans relâche, la foi toute-puissante, la prière invincible, la patience parfaite, la joie accomplie, la ferveur de l'esprit, l'assujettissement de la chair, la communion constante du Seigneur, et tout ce festin spirituel auquel Ésaïe convie l'âme altérée et dépourvue<sup>1</sup>, — faut-il voir tout cela et me dire : Voilà ce dont tu as faim et soif ; voilà le trésor de l'Évangile, voilà la promesse du Père, le prix du sang du Fils, le fruit du Saint-Esprit, — mais ce n'est pas pour toi :

<sup>1</sup> Es. LV, 4.

si tu t'appelais Luther, ou Bernard, ou Augustin, ou Paul, à la bonne heure ; mais toi, ton nom, ton époque, ton pays, ton ciel, ton esprit, ton corps, ton passé, ne te permet pas d'aspirer si haut ? O vous qui que vous soyez dans cette assemblée, que ce langage révolte autant que moi, mon frère, ma sœur, viens, formons à nous deux, fussions-nous seuls, une sainte alliance ! Brisons le joug de cette nécessité désolante, immorale ! Rompons le charme du fatalisme ! Justifions la conscience et l'Évangile ! Et faisons voir à tous que « Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui, éternellement, » et qu'il n'a pas dit en vain : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés ! »

Mais vous-mêmes, qui avez été jusqu'à présent étrangers à Jésus-Christ, vous avez aussi votre acte de liberté à faire ; un acte, s'il est possible, plus libre encore. Vous ne croyez pas en Jésus-Christ ? Eh bien, croyez en Jésus-Christ. Lui seul, sachez-le bien, — vous le savez, — peut vous rendre réellement libres. « Si tu peux croire, toute chose est possible au croyant<sup>1</sup>. » Croyez, et vous serez des hommes nouveaux ; croyez, et toutes choses seront à vous ; croyez, et « vous serez plus que vainqueurs en celui qui nous a aimés ! » N'allez pas me dire : Je ne puis pas croire... Ce langage, souffrez ma hardiesse et laissez-moi parler avec votre conscience, ce langage ne serait pas sincère ; non, il ne serait pas sincère ! Quand il s'agit de Jésus-

<sup>1</sup> Marc IX, 23.

Christ qui seul fait appel au besoin de liberté qui vous travaille, de Jésus-Christ qui seul vous promet d'y répondre et de le satisfaire, de Jésus-Christ qui seul vous en montre en lui-même le type réel et accompli, l'impossibilité est de ne pas croire. Abandonnons, si vous le voulez, ces raisons du dehors, ces miracles, ces prophéties, qui n'ont pas trouvé le chemin de votre âme; venez seulement avec moi à ces raisons du dedans, plus courtes, plus volontaires, plus décisives. C'est dans le sanctuaire impénétrable du cœur, c'est à cette profondeur intime d'où jaillissent les sources de la vie, que la question doit se décider et qu'elle se décide toujours en réalité. Là, pour croire en Jésus-Christ, vous avez à vous vaincre vous-même, car il est l'homme de la croix; mais là aussi, pour croire en Jésus-Christ, vous n'avez qu'à vous croire vous-même, car il est le Dieu de l'homme. Rempotez-la donc cette victoire terrible, auprès de laquelle toutes celles d'un César ou d'un Bonaparte ne sont que des jeux d'enfants; rempotez-la, en vous livrant à l'instinct de votre cœur avec une confiance que n'égale ni celle d'un Colomb dans la vaste mer, ni celle d'un Montgolfier dans la mobile atmosphère. Ne craignez pas ce qui reste de vague et d'insaisissable dans le sentiment moral sur la foi duquel vous vous lancez dans le vide du saint et du vrai. Il ne se fait rien de grand par l'homme sans un élément divinatoire; ni l'intelligence, ni la conscience ne trouvent de vertu révélatrice que sur les

confins mal arrêtés qui les séparent de l'inspiration divine; Colomb n'attend pas qu'il lui vienne d'au delà des mers une lettre dûment signée et légalisée qui lui atteste l'existence du nouveau monde; il interroge le ciel, la terre, un tronc d'arbre, et puis il se lance, sans lettre, mais non sans témoignage, sans évidence, mais non sans raisons, — et quel moment que celui où sa foi est justifiée par la vue! Allez et faites de même, et devant le jour où se montrera à vos regards ce monde moral que vous révèle votre conscience, jetez, pour pont, sur l'abîme qui vous en sépare, jetez hardiment, héroïquement, Jésus-Christ, quoi qu'il en coûte! Héroïquement, c'est bien le mot. Eh! quel héroïsme à comparer avec celui de cette obscure Cananéenne, dont le nom même nous est inconnu, qui ne veut douter de Jésus-Christ, quoi que fasse ou que dise le monde, quoi que fassent ou que disent les apôtres, bien plus, quoi que fasse ou que dise Jésus-Christ lui-même! et qui, forçant sa retraite, bravant ses froideurs, lassant son silence, confondant ses refus, le contraint enfin, je ne dis pas seulement à exaucer sa créature, mais à l'admirer! Allez et faites de même,.... Ou si vous ne vous sentez pas capable encore de suivre cette pauvre païenne; si vous ne pouvez trouver dans votre cœur qu'une étincelle de cette foi qui brûle dans le sien, eh bien, ce précieux reste, hâtez-vous, présentez-le au souffle céleste qui peut le transformer en flamme ardente. Saintement

inconséquent, plaignez-vous de votre lenteur à croire à celui en qui vous ne pouvez croire ; dites-lui, comme ce père en alarmes : « Je crois, Seigneur, subviens à « mon incrédulité ! » Dites-lui, comme ses apôtres, prêts à succomber sous le fardeau : « Seigneur, augmente- « nous la foi ! » Si vous le dites en vérité, le chemin se fera devant vous, et de prière en prière, de combat en combat, de chute en chute peut-être, vous arriverez comme ce père à la délivrance désirée, comme ces apôtres à la force requise, et vous vous élèverez, par des degrés successifs, à cette hauteur de liberté, où la nécessité ne sera plus pour vous qu'un vain nom, le découragement qu'un vieux souvenir, et le fatalisme qu'un mauvais rêve. Heureux, qui malgré l'enfer, malgré la terre, malgré le monde et malgré lui-même, choisira pour le rocher de son cœur, celui qui sera toujours, que nous le choisissons ou non, le rocher des siècles ! Heureux qui battu par la tempête, saura se tenir fortement attaché à ce suprême refuge, seul immuable et toujours paisible au sein des ondes émues ! Heureux qui le saisira de cette main nerveuse dont un homme qui se noie saisit l'instrument de son salut ; de cette main, que ni le flot qui bat, ni le roc qui déchire, ni la fatigue qui épuise, ne saurait ouvrir, et que la mort elle-même ne fait que sceller en place pour jamais ! Amen.